



MERCURE
DE FRANCE.

SAMEDI 24 AVRIL 1790.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LE GOUTER,

30. *Chant d'un Poëme intitulé : Les quatre
Repas.*

DOUX souvenirs de mes jeunes années,
Retracez-moi ces tableaux toujours chers,
Où du Gôûter les plaisirs sont offerts ;
Et vous sur-tout, pour qui les Destinées
Filent encor des heures fortunées,
Heureux Enfans, souriez à mes vœux.
Que de vos goûts la naïve peinture
A l'âge mûr les fasse regretter ;
Trop rarement il fait vous imiter.
Ah ! doit-il être un âge où la Nature
Perde le droit de se faire écouter ?

N^o. 17. 24 Avril 1790.

G

L'Hiver a fui : trop long-temps dépouillée ,
 Flore s'éveille ; elle ordonne au Zéphyr
 De déployer son écharpe émaillée ;
 Tout l'Uniyers renaît pour s'embellir.
 Foibles Enfans , renaîsez pour jouir ;
 Entourez-moi ; que ma Muse attendrie ,
 De votre groupe empruntant ses couleurs ,
 Peigne à la fois & la saison des fleurs ,
 Et, sous vos traits, le printemps de la vie.

Je veux saisir cet instant précieux ,
 Lorsque des mains de la plus tendre mère ,
 Fanfan reçoit ce fruit délicieux ,
 Pâle rubis , globe gracieux ,
 Qui , balancé sous sa tige légère ,
 De sa fraîcheur semble avertir les yeux.
 C'est au Gôûter que ces douces prémices
 Viennent briller à des regards novices.
 Pour lui , trois fois a fleuri le Printemps ;
 Mais mon *Bambin* , sur les traces du temps ,
 Sait-il marcher ? ah ! la première enfance
 N'est, en effet , qu'une longue naissance.
 Aux traits divers d'un mobile tableau ,
 Fanfan renaît : sa légère existence
 Se renouvelle à chaque jouissance ,
 Et tout est neuf autour de son berceau.

Mais il grandit , & dans ses goûts avides ,
 Après dîner , notre jeune gourmet
 N'attendra plus l'ordre d'une Maman.

Nouvel Hercule , il ira bravement
Ravir bientôt les pommes Hespérides.
A tes exploits je livre le verger ,
Joyeux Héros , vole pour l'assiéger ,
Et de Pomone épuise la corbeille.
De fruits divers quelle moisson vermeille !
Mille couleurs viennent s'y mélanger :
Ici , paroît la pomme jaunissante ;
Avec éclat la prune ici mûrit ;
De rous côtés , dans sa forme changeante ;
Se reproduit la poire succulente ;
Et sous nos pieds l'humble fraise rougit.
A mon Fanfan je veux montrer encore ,
Dans leurs saisons , l'épineux framboisier ,
La jeune treille , & le sanglant mûrier ;
Et l'abricot qui de la tendre Aurore ,
Sous son feuillage , a l'éclat emprunté ;
La pêche enfin dont le teint se colore.....
Ah ! mon pinceau tremblant de volupté ,
En la peignant , croit peindre la Beauté.
Modèle heureux de ces formes charmantes ,
Qu'en les doublant fait arrondir l'Amour ,
Elle offre aux sens ce gracieux contour ,
Ce velouré , ces teintes séduisantes ,
Cette fraîcheur dont les graces naissantes
Ornent Glicère aux jours de son printemps.

Mais quel délire ! où s'emporent mes sens ?
Moi , qui devois , de la joyeuse enfance ,
Peintre ingénu , présenter l'innocence ,

A ce tableau j'ose mêler les traits
 D'un autre enfant qui n'y ressemble guère ;
 C'est un grand mal , & d'un sexe sévère
 Devois-je ainsi décéler les attrait ?
 Ah ! s'il le faut , pour calmer sa colère ,
 Je vais briser mes crayons indiscrets.
 J'aimerois mieux pourtant obtenir grace ;
 Car , dans mes vers , chacun se doutoit bien
 Que , tôt ou tard , l'Amour trouveroit place ;
 Et si l'on veut qu'aujourd'hui je le chasse ,
 Une autre fois je ne réponds de rien.

Mais au Goûter , ma verve me ramène
 Pour en saisir le cadre varié ;
 Qu'en ce moment Fanfan soit oublié ;
 Il reviendra pour terminer la scène.

Après avoir médité mon sujet ,
 J'ai reconnu qu'on savoit , à tout âge ,
 De ce repas apprécier l'usage ,
 Et qu'un Goûter pouvoit être , en effet ,
 Le passe-temps d'un grave personnage.

Lorsqu'avec zèle , un pieux Orateur ,
 Chez des Nonains (qu'on me permette encore
 De les citer (1)) a , de sa voix sonore ,
 Fait retentir & la nef & le chœur ,
 Jusqu'à la fin il intéresse , il touche ;
 Les yeux baissés , le mouchoir sur la bouche ,

(1) Il est question dans le premier Chant d'un déjeuner au Parloir.

A son départ , il attendrit le cœur ;
 Après cela , trouvera-t-il étrange
 Que Sœur Agnès , dans sa sainte ferveur ,
 Pense au Goûter du cher Prédicateur ,
 Qui , selon elle , a parlé comme un Ange ?
 Ce Goûter-là , je ne le peindrai pas ;
 Assez long-temps j'ai , dans un autre cas ,
 Tenu déjà mon Lecteur à la grille.
 Croyez qu'ici la dévote famille ,
 Pour s'acquitter d'un devoir aussi doux ;
 A du bon Père étudié les goûts ,
 Et qu'inspirant l'intérêt le plus tendre ,
 S'il croit avoir une légère toux ,
 Un *consommé* ne se fait pas attendre.

C'en est assez , je quitte le couvent ,
 Et comme a dit certain Auteur savant ,
 Je viens revoir ce qui se passe au monde.
 Là , du Goûter plus d'un exemple abonde ;
 Si toutefois doivent être compris
 Ces passe-temps , ces repas de caprice
 Dans la soirée , à toute heure entrepris ,
 Et dont à peine on peut saisir l'esquisse.

Voyez ce lieu qui , de nos passions ,
 Offre l'histoire & plaisante & tragique ,
 Où , par l'effet d'un charme fantastique ,
 L'esprit , le cœur vivent d'illusions ;
 Dès qu'Orosmane , en son fougueux délire ,
 Pour nos plaisirs , a poignardé Zaïre ,

Il nous faut bien quelques distractions ,
 En attendant que Crispin fasse rire.
 Aussi bientôt un jeune Pourvoyeur ,
 Corbeille en main , lestement se promène :
Marrons glacés , pastilles à la Reine ,
 De loge en loge , invitent l'amateur ,
 Qui galamment désire avoir l'honneur ,
 Pour leur Goûter , d'en présenter aux femmes.
 Un air brûlant excède-t-il ces Dames ?
 Soudain arrive , au plus léger signal ,
 Du suc des fruits cette pâte solide ,
 Qui , s'élevant en froide pyramide ,
 Fait chanceler sa base de cristal.

Croyez pourtant que *Warwick* , qu'*Athalie* ,
 Ne marquent pas l'unique occasion
 De nos Goûters , & qu'ailleurs réunie ,
 Très-décemment la bonne compagnie
 Peut hasarder une collation.

Là , dans un cercle , où le plaisir varie
 L'emploi du temps , j'aime souvent à voir
 Fruits & bombons , qui viennent , sur le soir ,
 Rompre le cours d'une longue parole.

Ici , du thé l'étrangère manie ,
 Remplissant l'air d'une humide vapeur ,
 Même un François donne l'air d'un *Penseur*.
 Mais un bon mot le rendant à la vie ,
 Déroute enfin , par sa vive gaité ,
 Du nouveau *Club* l'auguste gravité.

Sous un beau ciel , c'est un léger nuage.

Bien plus à craindre est le fade étalage
 De ces Goûters , où priés par billets ,
 Graves Bourgeois , Matrones vénérables ,
 Sont , en quadrille , assis autour des tables ,
 Jouant toujours , en attendant les mets
 Dont la Maîtresse ordonne les apprêts.
 L'heure est marquée : à l'instant tout s'arrange ;
 Madame approche , & je la vois d'ici
 Distribuant les gâteaux & l'ennui ;
 Par procédés , il faut que chacun mange....
Ma foi , Messieurs , soupera qui pourra ,
 Dit un Plaisant. D'après cette faillie
 Sur le Goûter , la troupe s'extasie ;
 Et cependant Madame assurera
 Qu'une soirée est sans cérémonie ,
 Et qu'en revanche , elle désire avoir
 L'occasion de vous mieux recevoir.

Tout effrayé de son discours honnête ,
 Je jure bien qu'une pareille fête
 Ne m'aura pas. J'aime mieux présenter
 A mon Lecteur un champêtre Goûter.
 Non que je veuille , oubliant mes maximes ,
 Du Villageois m'occuper dans mes rimes ;
 Je l'ai promis , je dois le respecter (1).
 Mais de la ville on peut bien s'écarter ,

(1) Dans un autre Chant , je dis que je ne parlerai point du repas du Villageois , parce que ce vaste tableau de la félicité n'est souvent qu'une imposture affligeante.

Lorsque , bornant sa course vagabonde ,
 Un jour d'Été , le soleil va dans l'onde
 Plonger , dit on , son char étincelant.
 Aux derniers traits de cet astre brûlant ,
 De pourpre & d'or l'horizon se colore ;
 Il n'est plus jour , il n'est pas nuit encore (1) ;
 Le temps est frais , mes amis , suivez-moi :
 C'est un Goûter qu'au bas de la prairie
 Vous offrira la simple laiterie ;
 De la Nature on suit ici la loi :
 Point d'appareil , point d'ornement futile ;
 La propreté décore cet asile ,
 Et l'innocence y vit sans doute aussi.
 Un doux nectar , sous la crème épaissi ,
 Couvre les bords d'un vaste plat d'argile.
 Puisons autour le lait & la santé ,
 Et qu'un pain noir sur la table apporté ,
 N'excite pas , par sa faveur grossière ,
 De nos dédains la morgue grimacière :
 Le pauvre est là , pourquoi l'humilier ?

Trois fois bientôt j'ai fourni la carrière ;
 Et cependant je voulois essayer
 De suivre encor le long de la rivière
 Et les Rameurs , & le frêle bateau ,
 Et la musique , & le Goûter sur l'eau ;

(1) Après avoir fait ce vers , j'ai trouvé celui-ci dans La Fontaine : *Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.*
 Il n'est pas heureux de se trouver aussi près de La Fontaine.
 Ce voisinage n'est pas favorable. Mon vers doit-il rester ?

Puis vers la fin, ma Muse plus tranquille
 Eût pénétré chez le convalescent,
 Qui, d'inant peu, foupant légèrement,
 Trouve sans doute un Goûter fort utile.

Mais j'ai promis de rappeler Fanfan;
 D'un dernier trait il faut ici le prendre.
 Ma main se lasse & le jour va s'éteindre :
 Hâtons-nous donc, le souper nous attend.

Il est un jour très-fameux dans l'année,
 Lorsque, cédant à l'humide Verseau
 L'honneur d'ouvrir un cercle tout nouveau,
 Décembre a vu sa course terminée.

De ce grand jour un mensonge banal
 A consacré le cérémonial :

Vœux imposteurs circulent à la ronde ;
 Et trop heureux dans ses paisibles goûts,
 Fanfan n'y voit que bonbons & joujoux.
 De toute part, entre ses mains abonde,
 Sous mainte forme, un sucre préparé,
 Que jusqu'au soir Fanfan mange à son gré,
 Sans qu'une Bonne, en ce jour d'indulgence,
 Ose arrêter sa jeune intempérance.

Franc dans sa joie, & libre en ses desirs,
 Il voit du moins l'instant trop peu durable,
 Où, sans contrainte, il vit dans les plaisirs,
 Et ce soir même il doit souper à table.

(Par M. Desperoux, Conseiller au
 Présidial de La Rochelle.)

Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Marchepied*; celui de l'Enigme est *la Liberté*; & celui du Logogriphe est *Marteau*, où l'on trouve *Trame, Rat, Eau, Rame, Arme, Ut, Ré, Ame.*

C H A R A D E.

MON premier, cher Lecteur, ordonne de marcher,

Tandis que mon dernier engage à se cacher;
Mon tout, quoiqu'impalpable & souvent invisible,
Peut agir sur tes sens d'une façon nuisible.

(Par un Abonné.)

É N I G M E.

LECTEUR, vous me trouvez dans la Mythologie;

De la Grèce autrefois j'attirai les Héros,
Par l'appât de cet or, source de tant de maux.
Je porte un autre nom dans la Géographie;
Je suis entre deux mers auprès d'un mont fameux.
Qu'aisément, belle Eglé, vous m'allez reconnoître!

A votre port de Reine, à vos traits, à vos yeux,
On diroit que chez moi le Ciel vous a fait naître.

(Par M. Lebrun Toffa, Prof.)

LOGOGRIPE.

JE ne suis point *abeille*,

Mais on me voit comme *elle*

Tirer, & mieux encor le suc de mille fleurs.

Sept pieds forment mon tout ; ils vous offrent,

Lecteurs,

En les décomposant, un mois fort agréable ;

Une très-vieille Idole ; un mortel estimable ;

De Laban une fille ; un mets de Moissonneur ;

Un grand nombre ; un bateau ; ce que cherche un

Danseur ;

Une ville au Pérou ; ce qui vexe & tourmente ;

Deux notes de musique ; un amas d'eau dormante ;

Enfin un jeu connu. Ma foi, je suis à bout ;

Je n'en fais pas plus long pour vous montrer mon

tout.

(Par M. Mouffreau de Malest.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SUITE des Mémoires du Mal. de Richelieu.

SECOND EXTRAIT.

IL y a peu d'époques dans l'Histoire d'une Nation, où en intervalle de peu de jours ait produit, dans les formes extérieures de la Société, d'aussi grands changemens qu'on en vit à la mort de Louis XIV. Ces changemens ne se bornoient pas aux rapports de politique extérieure, ni à ceux des différens partis à la Cour, ou dans l'intérieur du Royaume. C'est ce qui n'est pas rare au commencement d'un règne, ou d'une nouvelle administration. Mais ici tout parut nouveau, tout porta le caractère d'une révolution dans les principes, dans les idées, dans les mœurs; tout fut brusque, heurté dans un passage trop rapide à des mœurs & à des opinions nouvelles; spectacle qui se reproduit de nos jours, mais avec beaucoup plus de violence, comme il devoit arriver lorsqu'après 75 ans, une autre révolution dans les idées a produit enfin une révolution politique, qui met en présence tous les intérêts, armés de toutes les passions, dans une cause

intéressante pour l'humanité entière. Les changemens opérés à la mort de Louis XIV sont loin d'offrir ce caractère imposant; mais la réunion de tous les contrastes dut les rendre presque aussi frappans pour les contemporains. Nous ne chercherons point à rassembler ici tous ces contrastes, ils sont trop connus, ainsi que les faits & les événemens devenus célèbres par leur singularité bizarre, ridicule ou désastreuse; mais ce qu'il importe de remarquer, c'est l'influence que cette époque a exercée sur nos mœurs pendant un si grand nombre d'années. Louis XIV avoit orné la galanterie de manière à pouvoir la faire regarder comme une partie de son goût pour la représentation. Le Régent, doué d'un esprit brillant & aimable, fit, de son esprit, l'ornement de la plus extrême licence dont on ait eu l'idée, depuis les fêtes nocturnes d'Antoine, d'Octave ou d'Héliogabale. Il semble regarder la décence dans les plaisirs, comme une portion de cette hypocrisie qu'il avoit tant détestée dans la Cour du feu Roi. Louis XIV avoit paru respecter son propre despotisme dans les ménagemens qu'il avoit pour ses Ministres, même pour leurs fautes & leurs erreurs, qu'il essaya de voiler plus d'une fois. Le Régent se joua du mépris qu'il avoit pour les siens, & sembloit les maintenir en place, pour jouir de plus près & plus long-temps de leurs ridicules, qu'il exposoit plaisamment à la risée publique. En

couvrant de toutes les dignités de l'Eglise & de l'Etat, Dubois le plus vil des hommes, il sapoit à la fois les fondemens du double respect qui avoit environné le trône de Louis XIV ; il faisoit parvenir jusqu'aux dernières classes de la Société, le profond mépris que méritent trop souvent les organes de la Religion, & les dépositaires de l'autorité ; mépris qui passant de la personne à la place, remonte avec le temps jusqu'à la source même de cette autorité. C'est ainsi que le despotisme prépare de loin sa ruine par folie, par désœuvrement, par gaîté, & se détruit lui-même pour se défendre, se divertir, tuer le temps.

On ne peut, au reste, considérer toutes les grandes & aimables qualités de ce Prince, sans gémir de l'inconcevable fatalité qui le soumit pour jamais à l'ascendant de ce vil Abbé Dubois. On disoit de son temps qu'il en avoit été ensorcelé. Ce fut un terrible maléfice que celui qui priva la Nation du fruit de tant de bonté naturelle, & d'une réunion de talens si précieuse. Courage brillant, intelligence prompte, aptitude à tout, esprit étendu, goût pour tous les Arts & pour toutes les Sciences, & ce qu'on a moins remarqué, parce qu'alors la Nation avilie ne formoit pas même un vœu pour la liberté, ce Prince, au milieu des illusions de son rang, désiroit la liberté publique ; il méprisoit le gouvernement, non pas de Louis XIV, mais le Gouvernement Fran-

çois ; il admiroit celui de l'Angleterre , où tout homme n'obéit qu'à la Loi , n'est jugé que par la Loi ; il citoit à cette occasion les noms de plusieurs Princes qui , en France , après avoir été les esclaves de l'autorité , en avoient été les victimes. Il rappeloit avec complaisance l'anecdote du Prieur de Vendôme , qui , après avoir enlevé à Charles II , Roi d'Angleterre , une maîtresse , femme de la Cour , lui en enleva une autre à la Ville , sans que Charles eut d'autres moyens de se venger , que d'engager Louis XIV à le délivrer de ce dangereux rival , en le rappelant en France. On sait qu'il avoit long-temps désiré l'Assemblée des Etats-Généraux , & que même dans sa régence il fut prêt à les convoquer. Ce ne fut pas sans peine que Dubois réussit à le détourner de ce dessein. On a réimprimé l'année dernière le Mémoire curieux qu'il fit à cette occasion. C'est un modèle d'impudence comme son Auteur. Enfin , ce qui est un trait de caractère encore plus remarquable , ce Prince prit plus d'une fois le parti du Peuple contre ses Ministres & ses confidens les plus intimes. Qu'on juge de leur surprise , lorsqu'au moment d'un tumulte populaire à la veille de la banqueroute de Law , il repoussa le conseil violent de réprimer la sédition par la force militaire. *Le Peuple a raison* , dit le Prince , *s'il se soulève ; il est bien bon de souffrir tant de choses.* Il ajouta que s'il étoit né

dans la classe du Peuple, il eût voulu se distinguer en prenant la défense des François outragés par le Gouvernement ; mais que dans la sienne, en cas de révolte ou de guerre civile, il se mettoit à la tête du Peuple contre les Ministres, si le Peuple l'exigeoit pour sauver le Roi.

Tel fut le Prince à qui de son temps on trouvoit le plus de ressemblance avec Henri IV, mais qui n'en fut pas moins funeste par l'inconcevable foiblesse qui rendit inutiles toutes ses vertus. C'est ce que la Duchesse d'Orléans sa mère avoit présagé, dans un Apologue ingénieux, où elle introduisoit plusieurs Fées bienfaisantes, dotant son fils d'un talent ou d'une grace ; tandis qu'une dernière Fée détruit malignement l'effet de tous ces dons, par celui qu'elle leur ajoute, la facilité de caractère. Ce mot de facilité substitué à celui de foiblesse par l'indulgence maternelle, devint d'un usage universel parmi les Courtisans. On sent par combien de raisons il devoit réussir ; & Voltaire consacra dans *la Henriade* cette nuance habilement faite par les flatteurs, en disant de lui, qu'il étoit *facile & non pas foible*. Mais dans la vérité, quel Prince fut plus foible que celui-ci ? Etoit-ce sur sa facilité, ou sur sa foiblesse que comptoit l'A. Dubois, lorsqu'après lui avoir arraché sa nomination à l'Archevêché de Cambrai, & voulant que son sacre si scandaleux fût honoré de la présence de son Maître, il or-

donnoit à Madame de Parabère, maîtresse du Régent, d'exiger du Prince qu'après avoir passé la nuit avec elle, il assistât publiquement à la cérémonie, ce qu'elle exécuta, dans la crainte que ce Prêtre la perdît auprès de son amant, comme il l'en avoit menacé ? Etoit-ce foiblesse ou facilité, lorsqu'après la banqueroute de Law, montant en carrosse pour aller au Parlement faire enregistrer un Edit ordonnant des recherches contre les Financiers, il dit à Nancre, Capitaine de ses Gardes Suisses, qui resta confondu : *Nancre, que dites-vous de ces Ministres qui font de moi un persécuteur ?* On peut dire même qu'il le devint dans tous les sens, puisque sous l'administration du Prince qui méprisoit le plus toute querelle religieuse, d'Argenson, devenu Ministre, remplit les prisons des Jansénistes, & fit même bâtir à Bicêtre trois cents loges nouvelles pour les Jansénistes du menu Peuple. On voit que la Théologie étoit descendue bien bas. C'est que Dubois, qui d'abord, par un intérêt bien entendu pour la régence & pour lui-même, avoit rehaussé le Jansénisme, & le Parlement, aspira depuis au chapeau de Cardinal, & dans ce dessein, se fit auprès du Saint Siège un mérite de persécuter les Jansénistes, & de faire enregistrer la Bulle. On ne cesse d'admirer l'absurde intérêt que le Régent prit à cette affaire, & le ridicule engein que lui causa sa fille, l'Abbesse de Chelles, que d'abord il avoit fait Janséniste, en lui don-

nant un Directeur de ce parti, mais qui resta fidèle à cette doctrine, lorsque Dubois eut intérêt de persécuter le Jansénisme. Cette Princesse qui avec l'esprit de son père, en avoit l'extrême vivacité, s'étoit tellement attachée à cette Secte, qu'elle étoit devenue la plus grande Théologienne du parti, & déguisée en Sœur converse, avoit confondu le Cardinal de Bissy. Le Cardinal vaincu se mit en colère comme de raison, eut recours à sa qualité de Prince de l'Eglise, titre avec lequel on n'a jamais tort, & parla de mettre en pénitence la Sœur converse, qui à son tour se fit connoître, & reçut comme Princesse les excuses du Cardinal humilié, & qui pis est, du Théologien battu. Cette obstination de l'Abbesse de Chelles, fut une vraie peine pour le Duc d'Orléans; & cette peine dura, car la Princesse demeura toute sa vie la patronne & la protectrice du parti Janséniste.

Il paroît difficile d'écrire sérieusement l'Histoire de cette époque. Il faut savoir d'autant plus de gré au Rédacteur des Mémoires, d'avoir très-bien développé dans ce mélange de tant d'intérêts divers, la cause de tous les évènements, les ressorts de toutes les intrigues intérieures, & ceux de la politique étrangère. On sent que nous ne pouvons nous engager dans ce labyrinthe; & si nos Lecteurs croyoient y perdre, nous adoucirions leurs regrets, en appliquant à cette période de temps un mot du Cardinal Alberoni au Duc de R... Il lui mandoit

dans une lettre écrite pour l'engager dans l'intrigue connue sous le nom de conspiration de Cellamare : » Il ne s'est rien fait » de bien en Europe depuis trente ans , & » en France depuis un siècle«. La France continua encore quelques années à mériter ce reproche. Bornons-nous donc, en parlant de ces Mémoires, à ce qui intéresse plus particulièrement le Duc de Richelieu lui-même. Aussi bien son Histoire tient-elle à celle des mœurs, c'est-à-dire à la perfection que les mauvaises mœurs reçurent alors en France. On connoissoit assez toute cette Cour du Régent ; mais on trouve ici quelques anecdotes nouvelles, ou du moins peu connues. Telle est, par exemple, la manière dont on s'y prit pour rendre la Duchesse d'Orléans Douairière, moins contraire au système de Law ; ce fut de la rendre favorable à sa personne. Law étoit bel homme ; & une Princesse de 63 ans, de mœurs sévères jusqu'alors, fut sensible à ses empressements ; c'est une foiblesse ou une facilité qu'on pouvoit remarquer même dans la Cour de son fils. Le Duc de Richelieu en étoit, comme de raison, un des principaux ornemens. Il brilloit dans toutes les fêtes, dont plusieurs étoient nocturnes, & connues alors sous le nom d'Orgies Grecques, de fêtes d'Adam, &c. ; car l'Histoire, la Fable, la Bible, tout fournissoit des sujets ou des allusions à leurs ordonnateurs ; on pourroit dire aussi à leurs ordonnatrices, car les Dames s'en mêloient,

entre autres la célèbre Madame de Tencin, sœur d'un Prêtre convaincu de faux & de simonie en plein Barreau, au-moment où il levoit la main pour faire un parjure, & depuis devenu Cardinal; Religieuse sortie de son cloître après un scandale odieux, intrigante, devenue maîtresse avouée du Cardinal Dubois, long-temps arbitre des graces, & qu'on a vu jouir à Paris, jusque dans sa vieillesse, d'une grande considération. Comme le sens de ce dernier mot va sûrement changer en assez peu d'années, il n'est pas mal de déterminer la signification qu'il a conservée jusqu'à ces derniers temps. D'abord, ce mot magique, *considération*, ne dévelopoit guère son influence que dans l'enceinte assez étroite d'un certain public, d'un public *choisi*, comme on disoit. La personne *considérée* étoit, pour ce public, l'objet d'une attention marquée, d'un intérêt apparent & convenu. Il falloit la connoître, l'avoir vue, la voir plus ou moins. On la citoit plus ou moins fréquemment, mais plus volontiers qu'une autre, il n'étoit pas nécessaire de savoir pourquoi. Le demander eût été de mauvais goût; il étoit réglé que cette existence n'appartenoit de droit qu'à tel rang, telle position, telles circonstances, &c. C'étoit un *privilége* dont le brevet n'existoit pas, mais étoit admis comme reconnu valable entre les initiés, les seuls intéressés à l'affaire. On eût ri d'un étranger qui eût attaché à ce mot *considération*, les idées d'estime, de bienveillance.

Seulement elles n'étoient pas exclues, c'étoit beaucoup. A la vérité, ces nunaces n'étoient pas très-éclatantes dans toutes les têtes; mais on s'entendoit, ou l'on croyoit s'entendre, ce qui, dans le fond, revenoit à peu près au même; d'ailleurs, il importoit de ne pas trop simplifier cette belle science, dont le mystère faisoit le piquant. Cet heureux temps n'est plus: la trace, & même le souvenir de ces minuties enfantines va disparaître dans une évaluation plus juste des hommes & des choses, presque impossible sous un gouvernement despotique, où presque tous les esprits, faute d'aliment solide, étoient réduits à se repaître de ces illusions. L'esprit françois étoit parvenu à donner une sorte d'agrément à de pareilles mœurs; mais on fait qu'il avoit fait en ce genre bien d'autres miracles. Témoin les succès de ceux qui se qualifioient eux-mêmes les *roués* du Régent, mot nouveau introduit alors dans la Langue, ainsi que celui de *braque*. Les Courtisans du Prince expliquoient ce mot de *roués* en Courtisans, *gens qui se feroient rouer pour lui*. Le Prince, plus heureux dans son explication, mais un peu ingrat, prétendoit que ce mot vouloit dire *gens bons à rouer*; cependant il se laissoit gouverner par eux, ils influoient sur les affaires. Le Cardinal Dubois les lâchoit contre les honnêtes gens qu'il vouloit perdre; & le Duc de Richelieu remarque positivement qu'ils firent renvoyer du Ministère le respectable & laborieux Duc de